

LA DERNIÈRE SEMAINE (9)

Matthieu 24

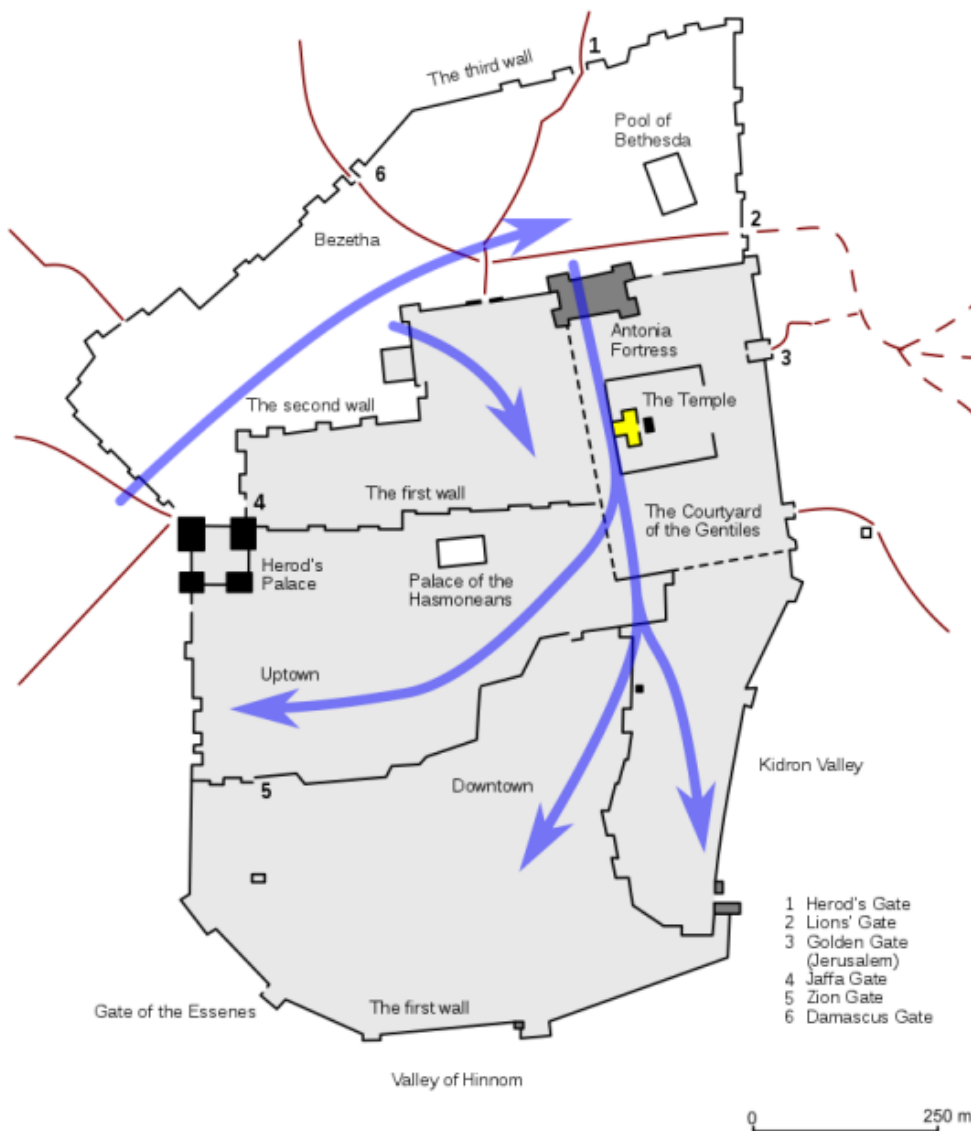
INTRO CULTE



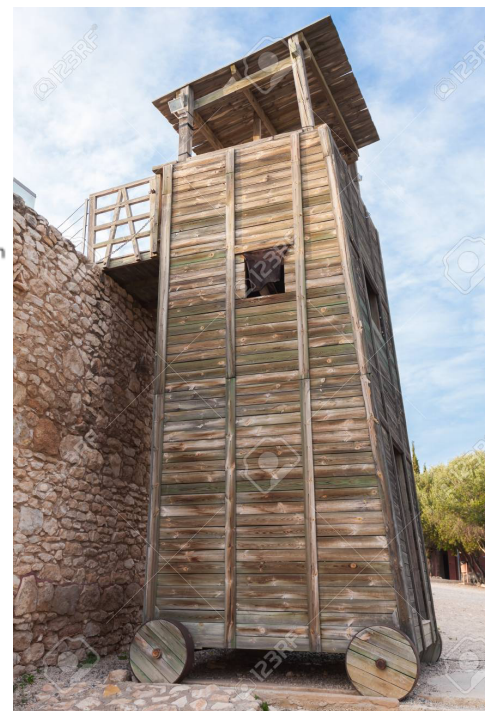
« C'est pourquoi, lorsque vous verrez l'abominable dévastation dont a parlé le prophète Daniel établie dans le lieu saint – que celui qui lit fasse attention! – alors, que ceux qui seront en Judée s'enfuient dans les montagnes, que celui qui sera sur le toit ne descende pas pour prendre ce qui est dans sa maison, et que celui qui sera dans les champs ne retourne pas en arrière pour prendre son manteau. Malheur aux femmes qui seront enceintes et à celles qui allaiteront durant ces jours-là! Priez pour que votre fuite n'arrive pas en hiver, ni un jour de sabbat, car alors la détresse sera si grande qu'il n'y en a pas eu de pareille depuis le commencement du monde jusqu'à présent et qu'il n'y en aura jamais plus. Et si ces jours n'étaient pas abrégés, personne ne serait sauvé; mais à cause de ceux qui ont été choisis, ces jours seront abrégés ».

Mt 24 : 15-22

Nous sommes le 9 du mois de Av selon le calendrier juif. Cette date est bien connue des habitants de la ville puisque c'est celle de la destruction de Jérusalem et de son temple par les armées Babylonienne en 586 avant notre ère. Nous sommes 656 ans plus tard, ce même neuvième jour du mois de Av, le 30 août de l'an 70, et le temple de Jérusalem n'est à nouveau plus qu'un tas de ruines fumantes. Aux cendres qui voltigent et qui vous brûlent la gorge, se mêlent le râle des blessés et l'odeur âcre du sang; tout n'est que mort et désolation. Mais la ville n'est pas encore tombée. Après une dernière offre de reddition refusée par les assiégés, les combats reprennent.



Cette énième offre, c'est Titus, le général romain à la tête des armées de siège, fils de l'empereur Vespasien, qui la fait. Mais cette proposition reste lettre morte à cause, nous dit l'historien juif Flavius Josèphe, des « bandits » qui défendent la ville. Le 8 septembre, on commença les travaux de terrassement pour prendre la Ville haute à l'ouest, face au palais du roi; c'est là que se sont retranchés les derniers défenseurs de la ville ou les derniers fanatiques juifs, selon que l'on fasse partie d'un camp ou l'autre. C'est là, dans la ville haute, que se situe la dernière poche



de résistance. Les Romains donnèrent l'assaut le 25 septembre et abattirent les murs à l'aide de béliers et d'hélépoles.

« Les soldats engorgeaient les ruelles de cadavres et répandaient des flots de sang dans toute la ville, au point d'éteindre par ce ruissellement de carnage de nombreux incendies ».

Flavius Josèphe

Le feu éteint par le principe de vie en quelque sorte... La ville, elle, était prise. Toujours d'après Josèphe - et ces éléments sont également repris par Eusèbe de Césarée dans son histoire ecclésiastique, les survivants sont soit massacrés, soit réservés pour le triomphe à Rome, soit vendus comme esclaves. On évoque 97.000 prisonniers et 1.100.000 victimes. Ce chiffre pour saisissant qu'il puisse paraître pourrait néanmoins être réel. En effet, l'on sait que se trouvaient à Jérusalem lors du début de l'organisation de la défense anticipative de la ville, des centaines de milliers de pèlerins venus pour la Pâque, et empêchés par les différentes factions tenant la place, de quitter la ville. A l'appui du chiffre hallucinant de morts avancé par Josèphe, il y a également le constat fait juste après la chute de Jérusalem que le dépeuplement massif de la Judée était bel et bien acté.



Le 28 septembre, Jérusalem est totalement sous contrôle romain; détruite, rasée jusqu'au niveau du sol, ne subsistent que les tours Hippicus et Phasaël, ainsi qu'une partie du rempart occidental; seuls vestiges désormais de la puissance de la cité et de la nature de ses fortifications dont le génie et la valeur romains étaient

cependant venus à bout! Comment en est-on arrivé là? C'est une longue histoire, dont je vais tenter de vous narrer les principaux éléments en me basant sur les écrits plus ou moins objectifs des uns et des autres; en particulier, de ce fameux Flavius Josèphe, historien mais aussi descendant de haute lignée sacerdotale, un Juif donc, mais traître pour les uns, sage et clairvoyant pour les autres. D'autres viendront à notre aide, dont Eusèbe déjà cité, ou encore des sources historiques plus contemporaines¹. Quelles sont les causes de la révolte? Comme souvent, elles sont multiples et variées et se nourrissent les unes des autres. On y trouve des raisons fiscales, religieuses, politiques et nationalistes. Tout débute sans doute par un acte posé par le procurateur de Judée, Florus, et ayant heurté les sentiments religieux des Juifs. En effet, celui-ci tenta d'effectuer directement un prélèvement dans le trésor du temple. Mais ce geste à lui seul ne suffit pas à expliquer la tournure que vont prendre les événements. Les causes sont plus profondes et on y trouve pêle-mêle, une opposition latente à l'occupation romaine qui n'a fait que s'accroître avec le temps; un recensement imposé par Rome, en vue, comme toujours avec les recensements, de lever de nouveaux impôts; un désir d'indépendance nationale qui n'avait jamais vraiment quitté les Juifs, accru par la nostalgie de la grandeur de l'époque hasmonéenne, cette dynastie étant la dernière à avoir placé un roi juif sur le trône de Judée; les relations difficiles entre Juifs et Gentils; le pouvoir tyrannique des derniers procurateurs romains; et enfin, l'extrémisme des zélotes, groupe de fanatiques nationalistes « zélés » pour Dieu et ne reconnaissant que son autorité, et des chances de succès du fait des difficultés internes que connaissait le monde romain à la même époque; à savoir, la mort de l'empereur Néron et la succession de quatre empereurs sur le trône de Rome en l'espace d'un an. (Galba, Othon, Vitellus, Vespasien). C'est d'ailleurs ce qui explique que c'est Titus qui mènera le siège de Jérusalem à son terme et non son père Vespasien, qui avait pourtant été mandaté par Néron pour diriger la reconquête de la Palestine. En effet, celui-ci sera rappelé à Rome pour y être sacré empereur et fonder la lignée des Flaviens, celle des Julio-Claudiens s'étant éteinte avec la mort de Néron. Nous sommes en 69. A toutes les causes déjà évoquées, il faut encore ajouter les raisons sociales et économiques : - une résistance accrue à la politique de levée d'impôts par une administration de surcroît corrompue. - les rivalités territoriales entre les Juifs et les Gentils en Palestine. - l'élargissement du fossé social parmi les Juifs, conséquence même de la politique romaine dont le jeu consistait à favoriser une élite sociale qui lui serait favorable. Il faut bien évidemment aussi parler de la cause religieuse. Les Juifs voulaient purifier le pays de l'idolâtrie et des souillures commises par les non-Juifs. Citons entre autres un légionnaire ayant dévoilé ses

¹ Simon Sebag Montefiore, « Jérusalem » ; Maurice Sartre, « La ville ingouvernable » ; Lucien Poznanski, « La chute du temple de Jérusalem.

attributs au passage des rouleaux de la Torah, ou un autre qui a lancé du porc sur des religieux juifs. Ajoutez à cela le développement d'un courant messianique de plus en plus profond et la croyance en l'avènement prochain de la délivrance par la lutte contre le mal incarné par Rome, et vous aurez une vision de la problématique religieuse à l'époque. Il faut, dans le même domaine, relever l'opposition de plus en plus forte aux interventions romaines dans le domaine de la religion et des coutumes ancestrales; les offenses romaines aux lois de la Torah dans la vie quotidienne et au droit; les sacrilèges et les atteintes à la religion perpétrés par le procureur romain; et enfin, le sentiment qu'un véritable danger menaçait les pratiques de la religion juive et jusqu'à son existence même. Ce faisceau de causes cristallisera progressivement l'opposition des Juifs de Palestine à l'occupation romaine et mènera à la révolte puis à une véritable révolution, c'est-à-dire à une explosion qui ne pouvait plus être contenue. Tout cela signifie que Jérusalem est une ville difficile à gouverner et habituée aux troubles. Les Romains y sont confrontés à des problèmes auxquels ses administrations ne sont guère préparées. Certains procureurs romains de Judée consultent longuement et ménagent les susceptibilités, mais c'est loin d'être la norme. Pour la plupart des Romains, le pointillisme religieux des Juifs paraît incompréhensible. Ils ne peuvent saisir ce monothéisme qui, par nature, nie la réalité divine des dieux des autres. Nulle part ailleurs on ne s'offusque que les Romains fassent étalage de leurs symboles religieux, notamment à travers les enseignes ou des images impériales. On peut évidemment s'interroger sur la qualité des administrateurs. Les procureurs et préfets étaient-ils toujours à la hauteur de la tâche? Par exemple, d'après Agrippa 1^{er}, nommé « roi de Judée par l'empereur Claude en 41 – il lui rend ainsi le royaume de son grand-père Hérode le grand -, Pilate était vindicatif et emporté. Son fils, Agrippa II, fera tout son possible pour aider les Romains à mater la révolte. Cela ira de l'appel au calme lancé aux autorités du peuple, à l'envoi de troupes au procureur Florus au début de la rébellion. Evidemment, Agrippa avait beaucoup à perdre. L'empereur Vespasien pour le remercier lui donnera des terres supplémentaires à gouverner au nord de son royaume. D'après l'historien romain **Tacite**, les choses empirèrent avec l'élévation à la dignité impériale de Caligula, qui nomma



en Judée des hommes de modeste extraction, des chevaliers et des affranchis, pressés de s'enrichir et de plaire au prince à tout prix, et ne connaissant rien des réalités du territoire et de peuple qu'ils allaient administrer :

« Antonius Felix, donnant toute carrière à sa cruauté et à sa débauche, exerça le pouvoir d'un roi avec l'esprit d'un esclave ».²

Il faut ajouter à cela que la position des agents romains est inconfortable, car ils se trouvent pris entre des exigences contradictoires. Pilate, par exemple, fait construire un aqueduc afin de mettre fin aux pénuries d'eau dont souffre la ville, et agit ainsi conformément aux instructions impériales; mais où trouver l'argent si ce n'est dans le trésor du Dieu local? Peut-il imaginer qu'aux yeux des Juifs, il commet un sacrilège car cet argent est réservé à l'entretien du temple seul? Par ailleurs,

² Tacite, Histoires, 5,9

comment respecter à la fois les lois juives – selon la volonté impériale maintes fois répétées – et manifester sa piété envers les dieux de Rome et l’empereur? Tout cela étant dit, lorsque le procurateur Gessius Florus (62-66) pille sans vergogne le trésor du temple et que les Juifs se moquent de lui en organisant une quête pour le « pauvre Florus », l’explosion guette. Devant le refus des notables juifs excédés de livrer les moqueurs, Florus laisse l’armée se livrer à la violence, faisant 3.600 morts dans la ville. Ensuite, il exige une entrée solennelle des cohortes, toutes enseignes dehors. Ces provocations entraînent des manifestations continues jusqu’à ce que les Juifs se soulèvent en 66. La révolte est pratiquement matée dans toute la Palestine en 68. Josèphe, qui avait la charge de la défense de la Galilée, est fait prisonnier et se lie d’amitié avec Titus. Selon la légende, Vespasien gracia le futur historien après que celui-ci lui eut annoncé qu’il deviendrait empereur. Il deviendra ainsi Flavius Josèphe et écrira ce qu’il appellera « l’Histoire de la guerre des Juifs ». Il prendra fait et cause pour les Romains face aux « fanatiques » défendant la cité. Sur un plan militaire, la perte de la Galilée constituait un véritable désastre pour les rebelles. Il fallait alors choisir, soit la voie de Josèphe et se rendre aux Romains, soit durcir encore le mouvement et remplacer les modérés par des tenants de de la révolte jusqu’au bout. Les dirigeants pharisiens choisis dans la première phase de la lutte, qui avaient échoué et apparaissaient comme peu fiables, furent remplacés par des Zélotes que Josèphe qualifie de fanatiques. Ces Juifs conduits par Jean de Giscala, qui avait refusé de se soumettre à l’autorité de Josèphe lors de la défense de la Galilée, représentaient le noyau dur du mouvement national, le parti de ceux qui, au nom de l’indépendance retrouvée, refusaient tout compromis, même au prix d’une guerre civile. Car il y a bien guerre civile. C’est d’ailleurs la raison pour laquelle au début de la campagne, Vespasien ne va pas vraiment se presser pour prendre Jérusalem, étant bien au courant des divisions existant entre les différentes factions défendant la ville. Face aux Pharisiens et aux Sadducéens qui veulent composer avec les Romains, face aux Esséniens qui s’étaient mis à l’écart, le parti de l’opposition à Rome n’est pas unifié. On distingue en son sein les Zélotes, mais aussi les Sicaires qui tiennent leur nom du latin « *sica* », poignard. Ce sont des assassins qui ont tué le grand-prêtre Jonathan à l’époque du gouverneur Félix (52-60), gouverneur bien connu des lecteurs de la Bible puisque c’est entre autres devant lui que Paul passera en jugement et sera finalement envoyé à Rome³. Felix



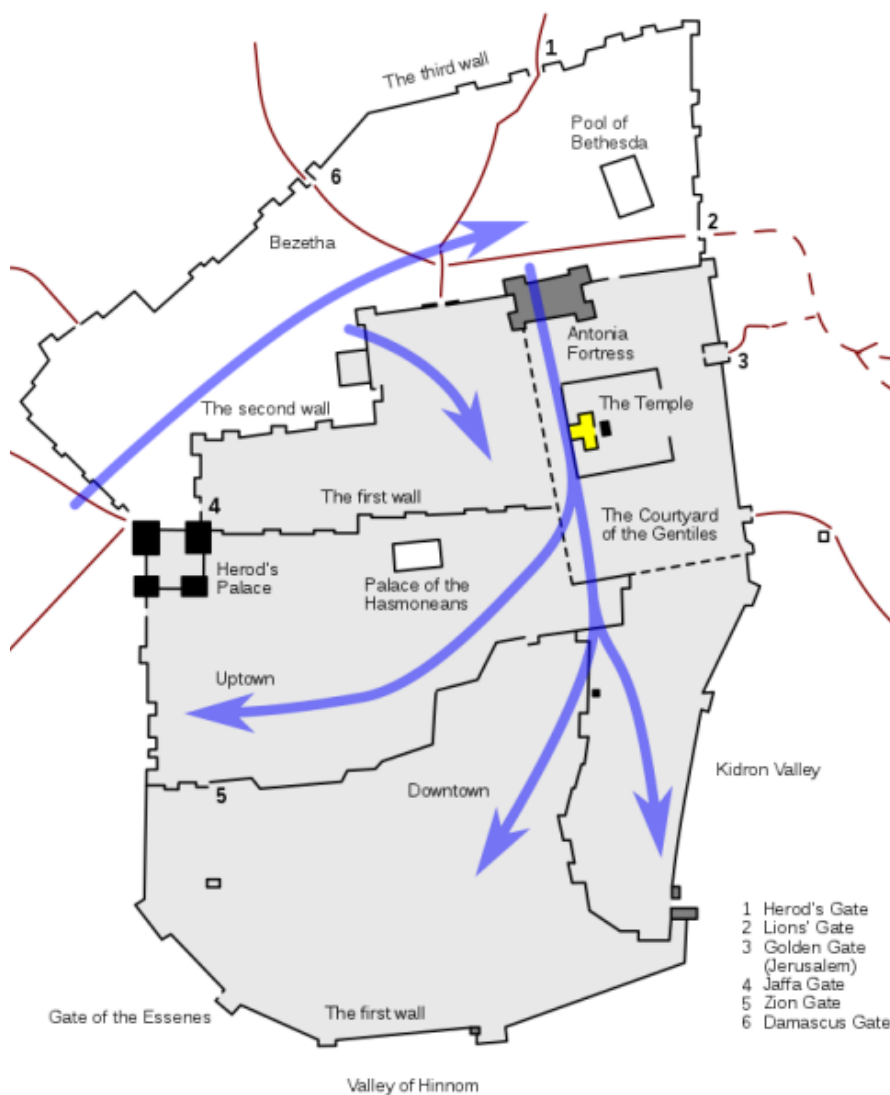
garda Paul en prison un bon moment en espérant que celui-ci le payerait pour sa libération. Ce qui semble confirmer l’exécrable réputation que lui attribue Tacite. Certaines sources voient même en Félix le commanditaire de l’assassinat du grand-prêtre Jonathan. Galvanisés par leur messianisme révolutionnaire, les Sicaires sont des terroristes qui s’attaquent aux « collaborateurs » de l’occupant romain. Il semble d’ailleurs que leur action soit plutôt tournée contre les Juifs et que leur fanatisme s’exerce surtout à l’intérieur du peuple d’Israël. On retrouvera les Sicaires après leur fuite de Jérusalem dans la forteresse de Massada que les Romains mettront encore trois ans à prendre après la chute de la ville (70-73). Les Romains n’y

³ Actes 24 : 24-26

trouveront que des cadavres égorgés. Sans aucun doute, un suicide collectif. On en retrouvera aussi en Egypte où ils continueront à lutter contre les Juifs qu'ils jugent trop modérés. Les Zélotes n'étaient néanmoins pas en reste, eux à qui Flavius Josèphe attribue tous les maux étant arrivés aux Juifs et ce, depuis les émeutes de l'an 6 par suite du recensement demandé par le légat Quirinius, et fomentées par les Zélotes. Parmi eux se cacheront des brigands et des assassins intéressés uniquement par le meurtre et la rapine. Tous ces groupes aux aspirations et aux moyens les plus variés sont présents dans Jérusalem et empêchent quiconque de sortir de la ville, alors que les légions romaines font route vers elle. On ira même jusqu'à l'assassinat politique sous prétexte de purger le peuple du levain de la sédition. D'après Flavius Josèphe :

« Pour les riches, rester dans Jérusalem, c'était la mort; car sous prétexte qu'ils allaient désertier, on les tuait pour s'emparer de leurs biens ».

Ce sera encore pire lorsque, après bien des déboires pour l'armée romaine - le siège a duré plus ou moins deux ans, de 68 à 70, les Romains durent à grand peine prendre les trois murs d'enceinte au prix de nombreuses vies -, ceux-ci installeront un fossé et un mur extérieur muni de tourelles, empêchant ainsi quiconque de sortir ou d'entrer dans la ville. Le siège engagé, la famine s'installera. Toujours d'après Josèphe, la famine aidant :



« On entrait dans les maisons à la recherche de blé. Si on en trouvait, on maltraitait les gens pour avoir nié qu'ils en avaient, et si on n'en trouvait pas, on les maltraitait sous prétexte qu'ils l'avaient trop bien caché. Je vous passe les scènes de torture. On ne respectait ni les cheveux blancs ni les enfants ».

Certains prenaient des risques insensés pour sortir de la ville de nuit, et en rampant, atteindre des champs où ils espéraient trouver des légumes sauvages ou voler certaines denrées aux avant-postes romains. La plupart du temps, une fois rentrés à nouveau dans la ville, des brigands, comme les appelle Josèphe, les leur prenaient, malgré les supplications des malheureux. Tout espoir de salut s'envolait pour les Juifs avec l'impossibilité de sortir, et l'abîme de la faim se creusant, engloutit le peuple par maison et par famille. Les terrasses des maisons étaient remplies de femmes mortes avec leur nourrisson. Les cadavres des vieillards encombraient

les rues. Les enfants et les jeunes gens le ventre enflé par la faim erraient comme des fantômes sur les places et tombaient là même où le mal les avait saisis. L'historien juif écrit encore :

« Dans chaque maison, s'il apparaissait quelque ombre de nourriture, c'était la guerre; ceux qu'unissaient la plus étroite affection en venaient aux mains et s'arrachaient les aliments d'une vie misérable. La mort elle-même n'était pas une preuve suffisante de dénuement. Les voleurs fouillaient même ceux qui exhalaient leur dernier souffle pour voir s'ils ne simulaient pas la mort afin de cacher des vivres dans leur sein. La faim était telle que le nécessité les amenait à se mettre sous la dent tout ce qu'ils rencontraient, et ce que les plus vils animaux auraient refusé, ils le ramassaient pour le manger. Ils s'emparaient des baudriers, puis des semelles et mâchaient le cuir des boucliers réduit en lanières ».

Le pire se produisit lorsqu'une mère qui allaitait – elle ne fut pas la seule – mourant de faim et voyant son enfant dépérir et voué à un avenir d'esclave, décida de le manger. Elle le fit cuire et en mangea la moitié. Le surplus, elle le cache et le met en réserve. Attirés par l'odeur, des brigands arrivent et la somment de leur donner le mets qu'elle a préparé; sinon, elle va être égorgée. Elle répond qu'elle leur en a gardé une bonne part et leur découvre les restes de son enfant. Elle leur dit : « C'est mon fils et c'est mon œuvre. Mangez, j'en ai goûté moi-même. Ne soyez pas plus délicats qu'une femme ni plus attendris qu'une mère. Alors ils sortirent saisis de frayeur. La nouvelle se répandit, et l'on se mit à envier les morts qui n'avaient pas connu pareille infamie ». Cela me fait penser à cette parole de Jésus : « *Malheur aux femmes qui seront enceintes et qui allaiteront en ces jours-là* »⁴. Ou cette autre parole adressée à des femmes qui se lamentaient au passage de notre Seigneur chargé de sa croix :

Comme ils l'emmenaient, ils s'emparèrent d'un certain Simon de Cyrène, qui revenait des champs, et ils le chargèrent de la croix pour qu'il la porte derrière Jésus. Il était suivi par une grande foule composée de membres du peuple et de femmes qui se frappaient la poitrine et se lamentaient sur lui. Jésus se tourna vers elles et dit : « Femmes de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants. En effet, voici que viennent des jours où l'on dira : 'Heureuses celles qui sont stériles, heureuses celles qui n'ont pas eu d'enfant et celles qui n'ont pas allaité !' Alors on se mettra à dire aux montagnes : 'Tombez sur nous !' et aux collines : 'Couvrez-nous !' »

Lc 23 : 26-30

Flavius Josèphe termine l'énumération de toutes ces horreurs en disant :

« Je n'hésiterai pas à dire ce que m'ordonne la douleur. Si les Romains avaient été impuissants contre ces monstres, je crois que la ville aurait été engloutie par un tremblement de terre, ou submergée dans un déluge, ou anéantie par le feu de Sodome : car elle contenait une race d'hommes beaucoup plus impie que celle qui fut ainsi châtiée. Tout le peuple périt par leur fureur insensée ».

⁴ Marc 13 : 17; Matthieu 24 : 19

Quant à Eusèbe de Césarée, l'historien de l'histoire de l'Eglise, il conclut en disant :

« Tel fut le châtement des Juifs, en punition du crime et de l'impiété qu'ils avaient commis contre le Christ de Dieu ».

Toujours d'après Josèphe, 1.100.000 personnes périrent par la faim et le glaive. Les factieux et les brigands qui survécurent grâce à leurs rapines, se dénoncèrent mutuellement après la prise de la ville et furent exécutés. Les jeunes gens les plus grands et les mieux-nés furent réservés pour le triomphe à Rome. Dont Simon le sicaire et Jean de Giscala qui furent égorgés à Rome lors du triomphe de Titus. Quant au reste de la multitude, ceux qui avaient plus de 17 ans furent, les uns enchaînés et envoyés aux travaux forcés en Egypte, les autres, plus nombreux, répartis dans les provinces de l'empire pour mourir dans des amphithéâtres par le fer et les bêtes! Les moins de 17



ans furent emmenés pour être vendus. Ce dernier groupe s'élevait, d'après Eusèbe, à 80.000 âmes. Ironie de l'histoire, le trésor du temple qui était à la base de la révolte juive permettra à Vespasien de construire le Colisée à Rome. Titus, rentré à Rome, eut bien entendu droit à son triomphe. Il laissa la Xème légion à



Jérusalem avec à sa tête Flavius Silva. Celui-ci eut la lourde tâche de prendre la forteresse de Massada. Le triomphe



de Titus fut commémoré par l'érection de l'arc de Titus qui se dresse encore aujourd'hui à Rome. Certains reliefs ne vous auront pas échappé puisqu'on peut y voir certains éléments du trésor du temple, dont la menorah, le grand chandelier. Ce trésor permettra

également de construire le temple de la paix où Vespasien fit exposer les trophées pris à Jérusalem, à l'exception des rouleaux de la Loi et des voiles pourpres du Saint des Saints, qui furent placés dans le palais impérial. Le triomphe et la rénovation du centre de Rome étaient un moyen de marquer non seulement l'avènement d'une nouvelle dynastie, mais aussi le renouveau de l'empire



et la victoire sur le judaïsme. La taxe que tous les Juifs versaient au Temple fut remplacée par le Fiscus judaicus, payé à l'état romain pour financer la reconstruction du temple de Jupiter, une humiliation de plus.

Enfin, Vespasien fit battre de nouvelles pièces de monnaie arborant fièrement la mention JUDEA CAPTA. Celle-ci représente la Judée comme une femme assise, attachée au pied d'un palmier, Rome sur sa lance au-dessus d'elle! Le sort du trésor de Jérusalem reste néanmoins auréolé de mystère. Ce que l'on

pense savoir, c'est qu'en 455, Genséric, roi des Vandales, pilla Rome et emporta les trésors du Temple à Carthage, où ils furent ensuite saisis par Bélisaire, un général de l'empereur Justinien. A son tour, celui-ci les emporta à Constantinople.

Justinien renvoya la menorah à Jérusalem, mais elle fut sans doute emportée par les Perses en 614. Malgré le triomphe de Titus, les nouvelles constructions, la nouvelle monnaie commémorative,



la guerre juive n'était pas encore tout à fait terminée. La forteresse de Massada résista encore trois ans, sous la direction d'Eléazar de Galilée, jusqu'à ce que les Romains édifient une rampe pour la prendre d'assaut. En avril 73, Eléazar s'adressa aux hommes et à leurs familles et leur révéla la



triste réalité : Où était donc la grande cité qui passait pour une création de Dieu? Jérusalem avait disparu et ils étaient désormais menacés d'esclavage. Alors, ils s'embrassèrent, étreignirent leurs femmes, serrèrent dans leurs bras leurs enfants, s'attachant avec des larmes à ces

derniers baisers. Chaque homme tua son épouse et ses enfants; le tirage au sort désigna dix hommes qui furent chargés de tuer les autres, jusqu'à ce que chacune des 960 personnes présentes fut morte. Pour les Romains qui découvrirent le carnage, ce suicide collectif finit de les convaincre

que les Juifs étaient bien des fanatiques déments... Les seuls à avoir échappé au carnage que fut



cette guerre furent ceux et celles qui crurent ce que Jésus avait annoncé, les chrétiens. Lorsqu'ils surent que les légions romaines arrivaient et se basant sur ce que leur Seigneur avait dit : « *Lorsque vous verrez Jérusalem encerclée par des armées, sachez que sa destruction est proche* »⁵, ils furent tous à Pella dans l'actuelle Jordanie⁶. C'est du moins ce que rapporte Eusèbe de Césarée. La prochaine fois que Jérusalem se verra encerclée par des armées étrangères, ce ne sera pas un signe de destruction, mais un signe que la délivrance d'Israël est proche; ce sera l'heure du retour du Fils de Dieu en gloire! Jésus avait donc raison lorsqu'il avertissait ses disciples concernant la ruine prochaine de la grande cité et de son temple. J'aimerais terminer en m'arrêtant sur certains passages repris dans le discours de notre Seigneur sur la destruction de Jérusalem.

« Je vous le dis en vérité, cette génération ne passera pas avant que tout cela n'arrive ».

Lc 21 : 32



Jésus fait bien ici référence à la destruction de Jérusalem et du temple que ses disciples étaient en train de contempler. Une génération, cela équivaut à 30 ou 40 ans, ce qui correspond bien à la période séparant les paroles de Jésus de leur réalisation en l'an 70. De plus, rappelons-nous que Jean sera encore de ce monde lorsque la chose arrivera. N'oublions pas non plus que la confiance en ce que dit Jésus concernant les événements de la fin des temps est liée à la réalisation de ceux qu'il prédit pour Jérusalem et le temple; ceux-ci constituent en quelque sorte la garantie de la véracité de son autre prophétie. Jésus leur dit en fait : « *Certains d'entre vous verront la destruction du temple et sauront que je disais vrai. Ils pourront dès lors me faire confiance quant à l'annonce de mon retour* ». On comprend aussi pourquoi, c'est au « survivant », l'apôtre Jean, que Jésus accordera la révélation des derniers temps au travers de l'Apocalypse. Le jugement d'Israël entériné par la destruction du temple et de la ville confirme également le temps des Gentils inauguré lors de la Pentecôte et dont parle Jésus; temps qui prendra fin avec son retour en gloire.

« Que celui qui sera sur le toit ne descende pas pour prendre ce qui est dans sa maison ».

Mt 24 : 17



⁵ Luc 21 : 20

⁶ A l'époque cette région était appelée la Décapole. Cette région comptait en effet dix villes bâties par des Grecs ayant fui l'avancée des troupes d'Alexandre le grand.

Autrement dit, la seule chose que vous posséderez encore pour un court moment quand ces événements arriveront, c'est votre propre vie, et rien de plus. Vous embarrasser de quoi que ce soit d'autre signifiera la mort! Jésus fait allusion ici aux toits plats des maisons de Palestine. On y accédait par un escalier extérieur - même s'il en existait un pour y accéder à l'intérieur aussi -, ce qui permettait par exemple à un invité d'être totalement indépendant de la vie de la maison. C'est sur ces toits que les Juifs bâtissaient des cabanes en bois et en feuilles lors de la fête des tentes qui commémorait la fidélité de Dieu envers Israël lors de son séjour au désert, ou qu'ils accueillait des visiteurs pour lesquels ils y dressaient une tente. Tous les toits étaient reliés entre eux par une passerelle appelée par les rabbins « la voie des toits ». Cette passerelle permettait à quelqu'un de s'enfuir sans devoir descendre dans la rue. Le fuyard pouvait ainsi courir de toit en toit jusqu'à la dernière maison, de laquelle il descendait alors en empruntant l'escalier extérieur. Jésus insinue donc ici que ce jour-là, si l'on est sur son toit, il vaudra mieux fuir par la voie des toits plutôt que redescendre dans sa maison pour tenter d'en sauver quoi que ce soit. La seule chose importante qu'il y aura à sauver à cette période, ce sera sa propre vie.

« Priez pour que votre fuite n'arrive pas en hiver, ni un jour de sabbat, car alors la détresse sera si grande qu'il n'y en a pas eu de pareille depuis le commencement du monde jusqu'à présent et qu'il n'y en aura jamais plus ».

Mt 24 : 20-21

Il est clair que pour d'évidentes raisons il est heureux que, lorsque la fuite a été encore possible, on n'ait pas été en hiver ou le jour du sabbat. En effet, en hiver, particulièrement en février, le Jourdain est en crue et rend donc la fuite hors de Judée plus difficile. Pour fuir les Romains, il fallait impérativement traverser le Jourdain pour quitter la Palestine. C'est d'ailleurs ce qu'auraient fait les chrétiens résidant en Judée. Quant à la mention du sabbat comme pouvant potentiellement aggraver la situation, il faut se souvenir qu'il était interdit de se déplacer sur plus « d'un chemin de sabbat » le jour du sabbat. Cette restriction aux déplacements provenait au départ de ce que le campement d'Israël dans le désert était à 2000 coudées, c'est-à-dire plus ou moins à un kilomètre de l'arche et du tabernacle vers lesquels ils pouvaient évidemment se rendre le jour du sabbat⁷. Cette ordonnance était aussi liée à l'interdiction de quitter le camp d'Israël le 7^{ème} jour⁸, jour du sabbat. Il est évident que pour tout Juif pieux, il était hors de question de marcher plus d'un kilomètre le jour du sabbat; ce qui signifie qu'en cas de catastrophe ce jour-là, il lui serait impossible de fuir sans enfreindre cette règle.

« C'est pourquoi, lorsque vous verrez l'abominable dévastation dont a parlé le prophète Daniel établie dans le lieu saint - que celui qui lit fasse attention! »

Mt 24 : 16

Le signe de cette grande catastrophe dont nous venons abondamment de parler et que Jésus indique à ses disciples est exprimé en des termes qu'il emprunte au prophète Daniel : « l'abomination de la désolation ou de la dévastation »⁹. En hébreu, il est parlé « du dévastateur ». Ces deux mots, les seuls que Jésus cite de la prophétie, et qui se trouvent également dans Matthieu et Marc, ont un sens assez clair : ils désignent les ravages faits par une armée païenne. Le passage de Daniel 11 : 31 est clairement une prophétie concernant le Syrien Antiochus Épiphane qui en l'an 170 avant Jésus-Christ fit tuer quelque cent mille Juifs, fit cesser les sacrifices dans le temple, et à

⁷ Josué 3 : 4

⁸ Exode 16 : 29

⁹ Daniel 9 : 27; 11 : 31; 12 : 11

leur place offrit des sacrifices de pourceaux à une image de Jupiter qu'il y avait fait dresser. Cet Antiochus, nous l'avons déjà dit, est un type de l'antichrist qui doit venir à la fin des temps. Luc rend la même pensée en des termes qui ne laissent aucun doute sur la signification de cette abomination : « *Or, quand vous verrez Jérusalem investie par des armées, sachez que sa désolation est proche* »¹⁰. Ainsi l'abomination est, aux yeux d'un Israélite, le lieu saint foulé et souillé par les païens; et la désolation ou dévastation, c'est la ruine totale du temple, de la ville, du pays tout entier. Je disais en commençant que les Juifs s'étaient retranchés dans le temple, le souillant déjà eux-mêmes de leur présence non-autorisée par la loi de Moïse. Certains Juifs y tuèrent d'ailleurs d'autres Juifs avant que les Romains ne « finissent le travail ». Pour conclure, j'aimerais prendre un dernier passage, histoire de nous revigorer un petit peu après toute cette sauvagerie :

« Tout prêtre se tient chaque jour débout pour faire le service et offrir fréquemment les mêmes sacrifices, qui ne peuvent jamais enlever les péchés, tandis que Christ, après avoir offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis pour toujours à la droite de Dieu. Il attend désormais que ses ennemis soient réduits à lui servir de marchepied ».

Hé 10 : 11-13

Il y a ici une comparaison entre le sacerdoce de Jésus et celui des prêtres du sacerdoce lévitique. Le fait que Jésus en tant que grand-prêtre de la nouvelle alliance soit assis dans les lieux célestes, manifeste une œuvre achevée et un sacrifice agréé, et est placé en contraste saisissant avec l'activité incessante, jour après jour, de ces hommes qui, débout, en serviteurs qu'ils étaient, se dépensaient pour des rites en définitive inefficaces et sur lesquels est tombé le jugement de Dieu : plus de temple, plus de sacrifices et fin du sacerdoce lévitique. Le roi sacrificateur et grand-prêtre est venu, Jésus-Christ. Mais qu'attend-t-il maintenant, assis à la droite de Dieu, son œuvre accomplie? L'auteur nous le dit : « *Il attend désormais que ses ennemis soient réduits à lui servir de marchepied* ». Cette parole est un emprunt au Psaume 110 dont nous avons abondamment parlé. Il attend le jour de son retour en gloire où ses ennemis seront mis sous ses pieds. En attendant ce jour béni pour tous ceux qui attendent le retour du Seigneur, il ne faudrait pas croire que notre Seigneur bien qu'exalté et assis reste inactif : il porte le monde¹¹, il intercède pour nous¹², et il nous porte¹³. Il a triomphé à la croix¹⁴, pourtant Dieu laisse encore du temps, un peu de temps à ce monde avant que ne surgisse, en un éclair, le temps de la fin. Une autre grande bataille se livrera autour de Jérusalem à la fin des temps, une bataille comme le monde n'en aura jamais connue et qui sera livrée par Celui que les rachetés attendent. En ce jour-là, tous les ennemis de l'Agneau triomphant lui serviront de marchepied. C'est à cette seconde venue que Jésus fait allusion dans la fin du chapitre 24 de Matthieu. Puissions-nous porter en nous le même désir et la même attente que celui des douze disciples qui était encore vivant lorsque le temple a été détruit, l'apôtre Jean; ce disciple qui a écrit en terminant le dernier livre de la Bible : « *Maranathā, viens Seigneur Jésus, viens!* »¹⁵

¹⁰ Luc 21 : 20

¹¹ Hébreux 1 : 3; Colossiens 1 : 17

¹² Hébreux 7 : 25

¹³ Hébreux 2 : 16

¹⁴ Colossiens 2 : 15

¹⁵ Apocalypse 22 : 20